

Sur

« *Les Nourritures terrestres* »



Les Nourritures Terrestres
FRÉDÉRIC ANDRAU & MAURICE VINÇON

Photo Christiane Robin

Ménalque à Marseille

par

DANIEL DUROSAY

Une adaptation théâtrale des
NOURRITURES TERRESTRES
au Théâtre de Lenche,
du 11 au 19 décembre 1992 et du 5 au 10 janvier 1993,
par la suite en tournée

Descendre la Canebière jusqu'au Vieux Port. Prendre à droite, côté soleil, et sur le quai, longer la barrière de bois blanc, qui délimite les ancrages dans un décor d'opérette. Passer le « ferry-boat », et l'Hôtel de Ville. Suivre son chemin, en ignorant la muraille d'immeubles sans couleur ni caractère qui encombrent de leur bon genre ce côté-ci du port, et font écran au quartier de la Charité. Presque au bout, s'engager dans la brèche qui, par degrés, vous y mène. C'était un beau côteau, couverts de jardins, de vignes sans doute, et de couvents. Des ruelles et des marches, des pentes et des sentes hissent encore le promeneur jusqu'à telle place où les gamins jouent au ballon, ceinte de maisons basses et pavillons à jardins, d'où s'aperçoivent d'un côté le port, de l'autre la Joliette. Au bas de ce quartier ancien et métissé, sur la place de Lenche, se situe le théâtre, un ancien cinéma, nous dit-on, quelque salle paroissiale, métamorphosée par la munificence municipale en théâtre de poche à l'italienne, d'une centaine de sièges.

Le lieu est intime, pourtant la scène, de fort belle envergure : un bon outil, qui se partage entre créations et spectacles invités. Maurice Vinçon, qui le dirige, y a, cette saison, concrétisé un vieux rêve : lui-même il interprète une adaptation, rédigée de sa main, des *Nourritures terrestres* — un acte d'amour, un artisanat vécu de bout en bout, à l'exception de la mise en scène, confiée à Pierre Carrelet. Et un travail ambitieux, qui

supposait un élagage et même un remaniement du texte, un resserrement et un agencement, afin de susciter le relief dramatique. Le premier parti violent consiste à réduire l'échange à deux personnages : Ménélaque et Nathanaël. Le propos y gagne en fermeté de contours ; il y perd en nuances et faux-fuyants vaporeux. Les dix premières minutes ne sont pas confortables : il faut se faire au rythme du spectacle, qui requiert une attention soutenue : les aphorismes se suivent, à jets continus ; à peine a-t-on le temps d'en saisir un, qu'un autre vous bouscule. Dans l'ensemble, l'adaptateur s'est voulu plus fidèle à l'esprit du texte qu'à sa lettre : il ne suit pas l'ordre du livre, mais procède à des regroupements thématiques, qui accroissent la densité dont nous avons parlé. Comme il veut aussi donner à entendre que le message des *Nourritures* n'est qu'un moment dans l'évolution de Gide, il se livre à des élargissements, propose des recoupements avec *Les Nouvelles Nourritures*, ce qui se conçoit, mais aussi avec le *Journal*, *Si le grain ne meurt*, et les correspondances. Il faut avoir l'esprit bien en éveil ou bien averti pour voir passer tout cela, que rien ne signale. Une partie de ce montage minutieux se perd, mais il faut dire, en contrepartie, que la tonalité générale du spectacle n'en est pas brisée. Jusqu'où l'adaptateur (ou parfois son metteur en scène ?) assume-t-il la totalité des collages, et en particulier le dernier sur quoi se termine la pièce, est un point qui mériterait d'être éclairci. Le programme, fort bien conçu — lui-même un judicieux montage de jugements critiques où rivalisent Marc Beigbeder, George Painter, Claude Martin, et Jean-Louis Curtis — ne pêche que sur un point : l'absence d'explications sur l'adaptation et la mise scène, qui eussent été utiles.

Si pour la partie de Ménélaque, l'adaptateur n'avait qu'à se baisser pour collecter ses pierres une à une, il n'en allait pas de même à l'égard de Nathanaël, dont il fallait de toute pièce forger la voix. Variant le procédé et l'effet, par moments le jeune personnage lit le texte gidien ; à d'autres, il le mime dans un acte physique, ou bien il l'orchestre ; parfois il le moque ou le parodie. Ainsi Nathanaël n'est pas que l'ombre de Ménélaque. Un jeune comédien, Frédéric Andrau, qui n'a plus tout à fait l'âge du rôle, inexpert encore un peu, lui prête un corps, mais ce beau corps ne trahit-il pas peu ou prou ce qui dans le livre relève de l'impalpable du désir, ou du phantasme fuyant ? Mais dès qu'on songeait à quelque transposition dramatique, il fallait qu'il fût là, et non simplement à titre de figuration. Maurice Vinçon est un comédien chevronné, qui supporte vaillamment le rôle de Ménélaque, et même athlétiquement, eu égard aux partis pris de la mise en scène. Il donne un Ménélaque dans la force de l'âge — une extrapolation par rapport à celui des *Nourritures*, qui est un vieux monsieur, en âge de retraité, contant sa vie aux enfants (mais ce

« récit de Ménélaque », trop narratif, on le comprend, n'a pas été retenu dans le montage dramatique). Maurice Vinçon, en comédien de pratique, s'entend à gommer les aspects démodés du texte ; il a une façon élégante, en particulier, d'avaler, ou ravalant, les « ah ! », comme s'ils n'étaient qu'un souffle, une simple aspiration — plutôt que la marque indiscrète et datée de l'inspiration. Il sait ménager des différences de ton dans le texte, de manière à éviter le danger d'une *lecture* d'un texte écrit, aussi interprétée soit-elle. Il est, en cela, beaucoup aidé par la mise en scène, qui présente à la fois les beautés et le déséquilibre d'un travail chorégraphique, multiplie les animations, les déplacements sur la scène, qu'elle fait éclater parfois jusque dans la salle. Cette frénésie de mouvement n'est pas sans affinité, certes, avec l'inquiétude et le nomadisme gidiens. Cela conduit à des moments intenses et presque sculpturaux, sur lesquels le regard s'arrête. À d'autres moments, ces déploiements gymniques, ces contorsions sont moins convaincants, paraissent gratuits, voire excessifs. Dans l'ensemble, le spectacle a quelque chose de métallique et de coupant. Ménélaque est vêtu bourgeoisement d'un pardessus, et d'un costume de ville, mais il ne faudrait peut-être que soulever ce premier habit pour trouver le blouson de cuir — que la mise en scène, sagement, s'est refusé. Il est clair qu'en tendant le texte, on s'est défendu de tomber dans le piège d'une affaire homosexuelle. Le danger était d'autant plus insidieux qu'on l'a dit, ce Nathanaël est plus vieux que son personnage de presque enfant. Mais à trop vouloir se garder de cela, où donc est passée la tendresse ? et ses sucreries orientales ? L'Orient, pourtant, est amené dans le spectacle, mais farouche, grâce aux chants superbes, composés et interprétés par Hakim Hamadouche, sur accompagnement de cithare ; en langue arabe, mais sa musique a des accents andalous. Le décor, qui les enferme tous, est à la fois simple et habile. Simple, car le dispositif est fait de larges et hauts panneaux pivotants, peints d'une indiscernable et précieuse matière cuivrée, solaire, qui suggèrent plus qu'ils ne décrivent, mais se prêtent à des ouvertures imprévues, à des retournements soudains et déplacements de perspective ou d'éclairage. Dans un coin, une bibliothèque, toujours présente, rappelle symboliquement le livre d'où vient le texte. Un grand anneau, de matière identique, domine et enclôt cette scène : il ne fait que joli ; on y eût vu un ciel et ses étoiles, mais ils restent cachés : ne s'y mirent ni le Dieu de la Bible, ni aucune *Mille et une nuits*. Il n'y a que le temps qui passe et en descende : un mince filet de sable, sous un faisceau impitoyable, s'amoncelant lentement, silencieusement, dans un angle de la scène, — et avec lui, le mirage du désert et peut-être le naufrage des rêves.

Pour conforter auprès de son public le lancement de cet intéressant

spectacle, la Compagnie du Mini-Théâtre avait organisé des « Rencontres autour d'André Gide ». Cela commença, le 11 décembre, par la projection, à la Maison méditerranéenne de l'image, magnifiquement installée dans l'ancien hospice de la Charité reconverti en Centre culturel, du *Portrait-souvenir* que Roger Stéphane, dans sa série télévisée, avait consacré naguère à André Gide. Le lendemain, dans le cadre plus modeste de la Bibliothèque municipale « Le Panier », la Compagnie invitait ses lecteurs à une discussion sur la vie et l'œuvre de l'écrivain, qu'animaient quelques universitaires. Plus tard dans la journée, au Centre international de la poésie, situé lui aussi au cœur restauré de ce quartier de la Charité, un débat que dirigeait Marie-Claude Hubert, de l'Université de Provence, offrait à Maurice Vinçon l'occasion de présenter son travail, et à trois Amis d'André Gide, celle de s'exprimer sur son œuvre : Martine Sagaert parlait du rôle de la mère — un rôle qu'elle savait par cœur, puisqu'à quelques jours de là, elle en faisait sa thèse en Sorbonne (en allongeant le propos) ; Daniel Durosay parlait du *Voyage au Congo*, qu'il présentait, sous un certain angle, comme le voyage de Ménélaque — le Ménélaque de *L'Immoraliste*; enfin Dominique Noguez, en congé d'Université, venu en écrivain, narrait son premier contact avec les *Nourritures*, et l'émotion que le livre avait suscitée. C'est ce travail multiforme de diffusion autour de l'œuvre, dont le spectacle constitue la pièce maîtresse mais non la seule, qui fait le mérite exemplaire de l'entreprise, dont on espère qu'elle montera jusqu'à Paris, pour y trouver un autre public.